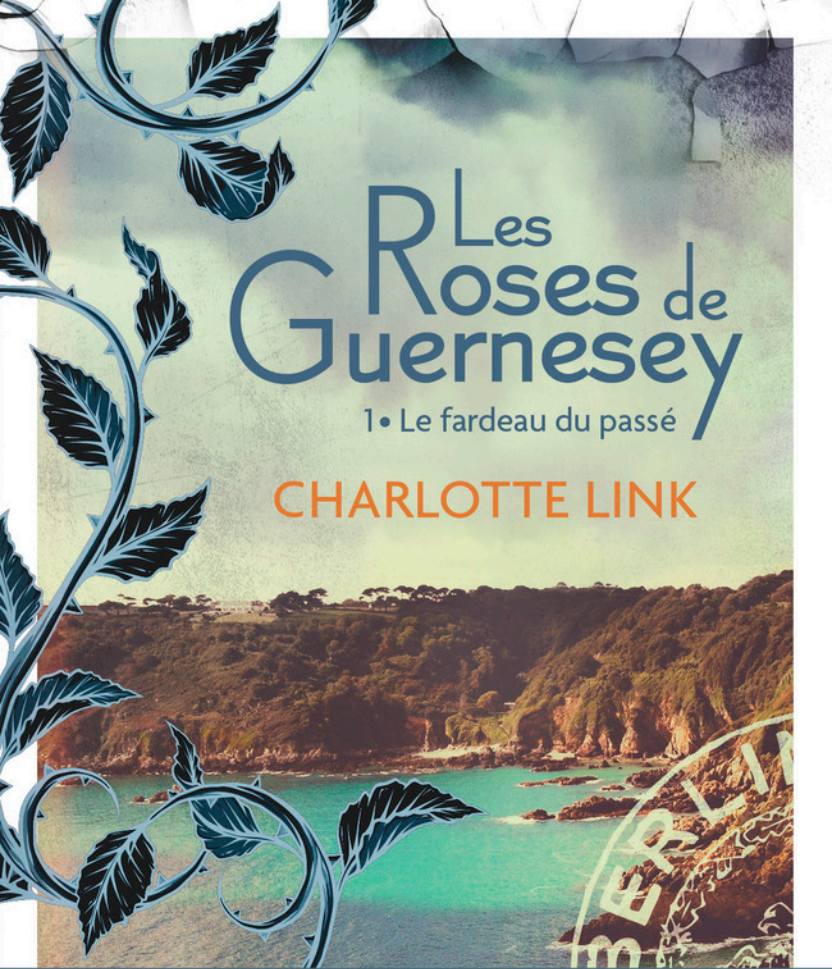




Les Roses de Guernesey

1 • Le fardeau du passé

CHARLOTTE LINK

UN GRAND ROMAN, UN SOUFFLE DE LIBERTÉ

Deux femmes passionnées,
deux destins bouleversés
par la Seconde Guerre mondiale

Les roses de Guernesey

Tome 1

DE LA MÊME AUTEURE
AUX ÉDITIONS J'AI LU

Les roses de Guernesey – 2

La brume se lève

La maison des sœurs

Le sceau du secret

Illusions mortelles

L'invité de la dernière heure

Le poids du passé

Le soupirant

La dernière trace

L'enfant de personne

Une femme surveillée

Le péché des anges

La vallée du Renard

L'emprise du passé

Une femme en cavale

Les disparues de la lande

Les racines de la vengeance

CHARLOTTE LINK

Les roses de Guernesey

Le fardeau du passé

ROMAN

Traduit de l'allemand
par Corinne Tresca



TITRE ORIGINAL
Die Rosenzüchterin

ÉDITEUR ORIGINAL
© Blanvalet Verlag, München, in der
Verlagsgruppe Random House GmbH, 2000

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
© Presses de la Cité, 2004

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Il y avait des moments où la simple vue des roses l'exaspérait. Elle ne supportait plus leur beauté, le velouté de leurs pétales, la délicatesse de leurs couleurs, l'arrogance avec laquelle elles s'offraient au soleil comme si la chaleur qu'il dispensait n'était destinée qu'à elles seules. Les roses sont des fleurs bien plus fragiles qu'on ne l'imagine. Un jour, elles ont trop d'eau, le lendemain trop froid, le surlendemain trop chaud, ou bien alors il y a trop de vent. Parfois, sans que l'on sache pourquoi, elles piquent du nez, présentent tous les signes d'une mort imminente et leur sauvetage coûte des trésors d'énergie et de patience. En même temps, et de façon tout aussi inexplicable, elles peuvent s'avérer d'une surprenante opiniâtreté. Elles résistent aux pires intempéries, bravent les traitements sacrilèges et prospèrent, fleurissent et embaument comme si de rien n'était. Elles ne rendent jamais la vie de ceux qui s'en occupent facile.

Je ne devrais pas m'en prendre comme ça aux roses, se dit-elle. C'est absurde, cette agressivité, et hors de propos.

Pendant quarante années elle avait cultivé des roses, quoique sans avoir jamais eu la main très verte. Cela tenait peut-être au fait qu'elle ne les aimait pas et avait en réalité toujours eu envie de faire autre chose. Elle

avait néanmoins réussi quelques croisements intéressants, pour l'essentiel des hybrides de thé, la seule espèce de rose à avoir un semblant d'attrait à ses yeux. Les hybrides de thé étaient des fleurs solides qui alliaient une élégance dépourvue de mièvrerie à une certaine rusticité, et elles se vendaient bien. Bon an, mal an, elle était toujours parvenue à pourvoir aux besoins de sa famille, mais elle avait souvent pensé que si une bonne fée surgissait un jour avec un coffre rempli d'or, plus jamais elle ne toucherait une rose de sa vie.

Quand elle réfléchissait à son aversion pour les roses et à la façon, à vrai dire jamais très rigoureuse, dont elle les avait cultivées, Béatrice Shaye se demandait parfois ce qui lui plaisait vraiment. Il fallait de temps à autre qu'elle s'assure qu'il y avait autre chose dans sa vie, parce qu'avoir consacré le plus clair de son existence à une activité et à une fleur avec lesquelles elle se sentait si peu d'affinités était un constat qui tout à la fois la déprimait et la plongeait dans des abîmes de réflexion. Pourtant, si quelqu'un avait eu la dent dure contre les tenants des grandes interrogations existentielles, c'était bien elle. Dans son esprit, la vie avait le sens strictement pragmatique de *survie* – de survie dans l'acception la plus simple du terme, sans aucune connotation dramatique. Vivre signifiait donc accomplir les gestes indispensables à la survie, tels que se lever, s'acquitter du travail qu'il y avait à faire, manger, boire, se coucher et dormir. Le reste, le reste, c'était de l'accessoire, le cadre qui enjolivait l'ensemble. L'or pâle du sherry dans un verre ; un morceau de musique qui faisait vibrer les sens et battre le cœur plus vite ; un livre qu'on ne pouvait plus lâcher ; un coucher de soleil sur la mer, là-bas, à Pleinmont Tower, dont on revenait bouleversé et ému ; le museau d'un chien, sa truffe fraîche et humide cherchant fougueusement les

caresses ; une journée d'été, chaude et immobile, à Moulin Huet Bay, où seuls le cri des mouettes et le doux murmure des vagues venaient troubler le silence ; la chaleur, sous les pieds nus, de rochers polis par les vagues ; le parfum des champs de lavande...

Guernesey. C'est là qu'était la réponse à son interrogation. Ce qu'elle aimait, c'était Guernesey, son île, son pays. Elle aimait Saint Peter Port, la petite capitale pleine de charme qui à l'est faisait face au continent. Elle aimait les jonquilles qui au printemps fleurissaient au bord des chemins, les jacinthes sauvages dont le bleu lumineux éclairait les sous-bois. Elle aimait le sentier escarpé qui courait sur la falaise, surtout quand il surplombait la mer entre la pointe de Pleinmont et Petit Bôt Bay. Elle aimait Le Variouf, son village, sa maison de granit située un peu à l'écart, tout en haut du bourg. Elle aimait jusqu'aux blessures qui enlaidissaient l'île, les hideuses tours d'observation des anciennes fortifications construites par l'occupant allemand, le sinistre dédale de galeries souterraines du German Military Underground Hospital, que des prisonniers avaient dû creuser dans la roche granitique, les gares que les Allemands avaient fait agrandir pour transporter les matériaux nécessaires à leur projet d'extension du mur de l'Atlantique. Et elle aimait ces paysages et cette île pour maintes choses que personne hormis elle ne voyait ou n'entendait. Pour des images, des voix, des moments gravés à jamais dans sa mémoire, pour ce que tant d'années où elle n'avait vécu que sur l'île avaient rendu cher à son cœur. Soixantedix ans, une vie entière... À croire que l'on finissait par aimer ce que l'on connaissait depuis toujours. Bons ou mauvais, les souvenirs se trouvent une place et s'enracinent dans ce coin du cœur où naît l'attachement. Un jour arrive où l'on cesse d'attendre de la vie qu'elle vous

donne ce qu'elle ne vous a pas donné. On fait avec ce que l'on a reçu.

Naturellement, il lui arrivait parfois de songer à ce qu'aurait été sa vie à Cambridge. Des soirs comme celui-ci, c'est souvent qu'elle pensait à la vieille ville universitaire anglaise. Elle avait dû regarder la nuit tomber sur le port en buvant un sherry des milliers de fois, au point que c'en était devenu le symbole même de sa vie à Guernesey, l'image emblématique de ce qu'elle vivait, au lieu de ce qu'elle aurait vécu à Cambridge.

Ou de ce qu'elle aurait pu vivre en France, après la guerre, avec Julien. Si elle avait pu le suivre...

Mais à quoi bon ressasser le passé ou s'obstiner à chercher des explications ? Après tout, la tournure qu'avait prise sa vie était peut-être la tournure qu'elle devait prendre. Et puis chaque parcours ne s'accompagne-t-il pas de tout un cortège d'occasions manquées, de chances que l'on a laissé filer ? Qui peut se vanter de n'avoir jamais transigé avec sa conscience, d'avoir toujours été déterminé et conséquent avec soi-même ?

Elle avait vécu avec ses fautes et ses erreurs en les rangeant dans sa tête au même titre que tous les événements qui étaient survenus dans sa vie. Au milieu de la quantité, elles étaient un peu submergées, elles perdaient de l'importance, elles pâlissaient. Il lui était déjà arrivé de réussir à ne plus les voir, parfois même de réussir à les oublier.

Dans son esprit, cela s'appelait s'accommoder de la situation.

Il n'y avait que des roses qu'elle ne s'accommodait pas.

Et d'Hélène.

Le patron s'approcha de la table qu'occupaient les deux vieilles dames, près de la baie vitrée.

— Deux sherrys, comme d'habitude ?

Béatrice et Mae levèrent les yeux.

— Deux sherrys, comme d'habitude, répondit Béatrice, et deux salades d'avocat à l'orange.

— Ça marche !

Il marqua une hésitation, puis renonça à s'éloigner. Il aimait bien bavarder et aussi tôt dans la soirée – il était à peine dix-huit heures –, aucun autre client n'avait encore poussé la porte de son établissement.

— On a à nouveau volé un bateau, annonça-t-il en baissant la voix. Un petit deux-mâts blanc. Le *Heaven Can Wait*¹, ajouta-t-il en hochant la tête. Un drôle de nom, vous ne trouvez pas ? Mais probable qu'il ne l'a pas gardé bien longtemps. Et sa belle couleur immaculée non plus. Il a dû être repeint et vendu à un Français du continent en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

— Le vol de bateaux est aussi vieux que l'île elle-même, remarqua Béatrice. Il y en a toujours eu et il y en aura toujours. D'ailleurs, ça n'émeut pas grand monde.

— Tout de même, les gens ne devraient pas laisser leurs bateaux des semaines sans surveillance, dit le patron en prenant un cendrier sur la table voisine pour le poser sur celle de Béatrice et Mae, à côté du bouquet de roses qui cette semaine-là égayait chaque table de la salle.

Il désigna le petit chevalet de réservation.

— J'aurai besoin de la table à vingt et une heures.

— Ne vous inquiétez pas, à cette heure-là, nous serons parties depuis longtemps.

1. Le « Ciel peut attendre ». (N.d.T.)

Le Nautique était situé directement sur les quais. Ses deux grandes baies vitrées offraient une vue exceptionnelle sur le port et la multitude de yachts qui mouillaient dans les marinas. On se sentait si proche des bateaux que l'on avait l'impression d'être sur l'un d'eux et de participer à l'activité du port.

L'agencement des tables permettait de voir les gens flâner sur les pontons flottants, les enfants jouer, les chiens courir et sauter, et même, dans le lointain, la grosse silhouette des ferries qui arrivaient du continent avec leur cargaison de touristes. Certains jours, le tableau avait quelque chose d'irréel. Les couleurs étaient trop belles, l'ensemble trop parfait, comme les photos des catalogues de voyages.

C'était le 30 août, un lundi. La journée avait été ensoleillée et il faisait encore chaud mais on sentait déjà poindre l'automne. L'air n'avait plus la douce tiédeur de l'été, il était léger, frais et transparent comme du cristal. Le vent était chargé d'odeurs nouvelles, plus âpres. Les mouettes montaient dans le ciel et piquaient dans les vagues en criant furieusement comme si elles pressentaient l'imminence du froid et du mauvais temps, des nappes de brouillard qui engourdiraient l'île et alourdiraient leurs ailes. L'été pouvait se maintenir encore dix ou quinze jours, puis il tirerait définitivement sa révérence.

Les deux femmes parlaient peu. Elles s'accordèrent à constater que la salade était aussi délicieuse que d'habitude et que rien n'était meilleur qu'un bon sherry, surtout quand il était généreusement servi, comme au Nautique, dans de grandes flûtes à champagne. Elles n'échangeaient sinon presque aucune parole. Toutes deux semblaient perdues dans leurs pensées.

Mae examinait Béatrice d'un œil critique, ce qu'elle se permettait d'autant plus que celle-ci ne s'en rendait

manifestement pas compte. Elle estimait que son amie ne s'habillait pas du tout comme il seyait à une femme de soixante-dix ans, ce dont elles avaient déjà maintes fois et longuement discuté sans qu'il n'en sortît rien de positif. Béatrice portait essentiellement des jeans qu'elle usait jusqu'à la corde, des tee-shirts décolorés et des pull-overs informes qui n'avaient d'autre charme que d'offrir une protection contre le froid et le vent. Ses cheveux blancs et bouclés étaient la plupart du temps retenus sur la nuque par un simple élastique.

Mae, qui affectionnait les tailleurs clairs coupés près du corps, se rendait tous les quinze jours chez le coiffeur et s'efforçait de dissimuler sous le maquillage les outrages du temps, ne pouvait renoncer à tenter de convaincre son amie d'accorder plus de soin à son apparence.

« Tu ne peux pas continuer à t'habiller comme une adolescente ! Nous avons l'âge que nous avons, il faut l'accepter et en tenir compte. Ces jeans sont beaucoup trop moulants et...

— Si j'étais grosse, ce serait effectivement un problème.

— ... et ces éternelles baskets sont...

— ... ce qu'il y a de plus confortable quand on est debout toute la journée.

— Ton pull-over est plein de poils de chien », continuait Mae sur un ton à la fois accusateur et résigné, car elle savait qu'elle n'aurait pas plus d'influence sur les poils de chien que sur les baskets ou les jeans.

Ce jour-là, pourtant, elle ne dit rien. Elle connaissait Béatrice depuis l'enfance et au fil des années elle avait développé un sixième sens pour analyser les humeurs de son amie. Béatrice n'était pas dans un bon jour, elle le sentait. Quelque chose la préoccupait, ce n'était pas

la peine d'ajouter à ses tracas en lui faisant des remarques sur sa façon de s'habiller.

Pour être mince, elle est mince, reconnut Mae de bonne grâce. Elle n'a pas pris un gramme depuis ses vingt ans. Elle savait que Béatrice avait encore la souplesse et l'agilité d'une jeune fille, à croire que les petites misères de l'âge étaient une invention qui ne la concernait pas.

Le yacht volé dont le patron avait parlé lui revint à l'esprit. *Heaven Can Wait*.

Vraiment un nom curieux, songea-t-elle.

Complètement absorbée par ses pensées, Béatrice buvait son sherry à petites gorgées en regardant le port sans le voir.

Mae finit par rompre le silence.

— Comment va Hélène ? demanda-t-elle.

Béatrice haussa les épaules.

— Comme d'habitude. Elle se plaint beaucoup, sans que l'on sache au juste ni pourquoi ni de quoi.

— Elle ne le sait peut-être pas elle-même, hasarda Mae. Elle a tellement l'habitude de se plaindre qu'elle ne peut plus faire autrement, voilà tout.

Béatrice détestait parler d'Hélène.

— Comment va Maya ? demanda-t-elle pour changer de sujet.

Lui parler de sa petite-fille assombrissait toujours l'humeur de Mae.

— Ses fréquentations m'inquiètent, dit-elle. Je l'ai rencontrée l'autre jour avec un homme... tellement sinistre. Une brute. J'en ai encore des frissons. Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour que ça marche enfin entre elle et Alan !

Alan était le fils de Béatrice. Elle n'avait pas envie de parler de lui.

— C'est leur problème, répliqua Béatrice sur un ton qui signifiait clairement qu'elle ne souhaitait pas aborder la question.

Mae n'insista pas et le silence se réinstalla. Puis elles commandèrent un second sherry et regardèrent par la baie vitrée les bateaux qui regagnaient le port avant la tombée de la nuit.

Soudain, dans la lumière déclinante du crépuscule, Béatrice crut reconnaître un homme qu'elle n'avait pas vu depuis de longues années. Un visage parmi la foule. Elle tressaillit, pâlit. Une fraction de seconde plus tard, elle s'était ressaisie, certaine de s'être trompée. Mae cependant avait vu son visage se transformer.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle.

Béatrice plissa le front et détacha son regard de la baie vitrée. De toute façon, il faisait maintenant trop sombre pour distinguer précisément le visage des flâneurs.

— Rien. J'ai seulement eu l'impression de voir quelqu'un...

— Ah ? Et qui était-ce ?

— Julien.

— Julien ? Notre Julien ?

Il n'a jamais été « notre » Julien, songea Béatrice avec irritation, mais elle garda sa remarque pour elle.

— Oui. Je me suis certainement trompée. Qu'est-ce qu'il ferait à Guernesey ?

— Sans compter que, depuis le temps, il doit avoir beaucoup changé, dit Mae. Quel âge ça lui fait, maintenant, pas loin des quatre-vingts, j'imagine ?

— Soixante-dix-sept.

— Ce n'est guère mieux. J'ai du mal à croire qu'on serait capables de le reconnaître...

Elle rit bêtement et Béatrice se demanda ce qui lui paraissait si drôle.

— ... et que lui serait capable de reconnaître deux vieux croûtons comme nous !

Béatrice ne répondit pas. Elle regarda à nouveau par la baie vitrée, mais même s'il avait fait encore assez jour pour distinguer autre chose que des silhouettes, l'homme en qui l'espace d'un instant elle avait cru reconnaître Julien avait dû, depuis longtemps, se fondre dans la foule.

Je me suis trompée, se dit-elle. Oui. Je me suis certainement trompée. Il n'y a aucune raison pour que mon cœur s'emballe comme ça.

— Viens, dit-elle à Mae. Payons et rentrons à la maison. Je suis fatiguée.

— Entendu, dit Mae. Rentrons.

PREMIÈRE PARTIE

Tous les matins de Béatrice se ressemblaient. À six heures, son réveil sonnait. Elle s'accordait cinq minutes supplémentaires sous les couvertures avant de se lever, au chaud et au calme. Un calme troublé par le pépiement familial des oiseaux dans le jardin et parfois, quand le vent était favorable, le doux murmure de la mer. Quelque part dans la maison, le parquet craquait, un des chiens se grattait, le tic-tac d'une horloge résonnait. Puis la porte de la chambre de Béatrice s'entrebâillait et le museau de Misty apparaissait. Le poil de Misty était du même gris bleuâtre que la brume qui à l'automne envahissait Petit Bôt Bay, c'est pour cette raison que lorsqu'elle avait pour la première fois tenu le chiot dans ses bras, le nom de Misty¹ s'était si promptement imposé à son esprit. À l'époque, Misty était une grosse boule de poils hirsute et patarde aux yeux noirs comme du charbon. Aujourd'hui, c'était une chienne grande et haute sur pattes comme un veau.

Misty prit son élan et sauta sur le lit, qui gémit sous son poids. Elle se coucha sur les couvertures, roula sur le dos, agita ses pattes en l'air, puis, ultime preuve d'amour matinal, humide et spontané, gratifia Béatrice de grands coups de langue rapides sur le visage.

1. « Brumeux », de *mist*, qui signifie « brume » en anglais. (N.d.T.)

— Misty, descends tout de suite du lit ! la gronda Béatrice sans conviction.

Misty, qui savait qu'elle n'était pas obligée d'obéir, resta où elle était.

Les cinq minutes de répit de Béatrice étaient écoulées. Elle se leva d'un bond, refusant, autant que faire se pouvait, de prêter attention à la raideur diffuse de ses articulations qui lui rappelait qu'elle n'était plus aussi jeune qu'elle aurait aimé le croire. Elle ne voulait à aucun prix devenir comme Mae, qui passait son temps à s'écouter et à s'ausculter et consultait son médecin deux fois par semaine parce qu'elle « sentait que quelque chose n'allait pas ». De l'avis de Béatrice, c'était le meilleur moyen d'avoir effectivement des ennuis de santé. Elles en avaient souvent discuté, mais ni l'une ni l'autre n'avait jamais changé d'avis. D'ailleurs, leur amitié consistait pour l'essentiel à se considérer mutuellement avec des hochements de tête tantôt étonnés, tantôt affligés.

Béatrice réfléchissait à la façon dont elle allait utiliser sa journée en prenant sa douche. Depuis qu'elle avait cessé l'activité professionnelle proprement dite qui avait jusque-là rythmé ses journées, elle pouvait laisser vagabonder son esprit. Elle ne s'occupait de sa roseraie que pour son plaisir personnel, quoique « plaisir » fût plus une façon aimable de présenter les choses que le strict reflet de la réalité. Elle avait des roses, elle s'en occupait. Cela n'allait pas plus loin. Quand quelqu'un proposait de lui acheter des roses, notamment les touristes de passage, elle en vendait, mais elle ne faisait plus de publicité dans les journaux locaux et elle avait cessé de vendre par correspondance. Elle avait également renoncé à tenter de nouveaux croisements. Elle laissait cela aux autres, d'autant que ça ne l'avait jamais passionnée. Quand

elle sortit de la salle de bains, elle avait trouvé des douzaines de choses à faire et ses gestes trahissaient déjà la vivacité et l'impatience qui la caractérisaient. Tout ce que faisait Béatrice, elle semblait le faire dans l'urgence, ce que la plupart des gens qui la côtoyaient jugeaient extrêmement fatigant.

De six heures et demie à sept heures et demie, Béatrice se promenait avec ses chiens. Outre Misty, elle possédait deux autres grands chiens, mélanges de races et d'origines indéfinis. Béatrice aimait tous les chiens sans distinction, cependant elle s'entourait plus volontiers d'animaux au gabarit de poneys ou de petits veaux. Elle ouvrait à peine la porte que les chiens se précipitaient dehors. De la maison, située en hauteur au-dessus du Variouf, le regard portait loin sur la mer. Alentour, s'étendaient de vastes prairies ponctuées de bouquets d'arbres. Çà et là, de vieux moulins à eau en ruine, vestiges du passé, jalonnaient les berges des ruisseaux qui coulaient vers la mer. Des murets de pierre délimitaient les grandes pâtures où paissaient vaches ou chevaux. L'air sentait le sel et l'iode, les algues et le sable humide. Plus on approchait de la mer, plus le vent fraîchissait et plus l'air devenait transparent.

Béatrice atteignit bientôt le sentier de la falaise qui surplombait le rivage. À cet endroit, seuls quelques rares arbres malmenés par le vent et les embruns poussaient. Des haies sauvages bordaient le chemin qui serpentait entre des ajoncs et des ronces chargées de grosses mûres noires. Excités par le vent et le cri des mouettes, les chiens couraient devant en aboyant. Béatrice s'arrêta un instant face à la mer et aspira l'air à pleins poumons.

Bien qu'il fût encore tôt, le soleil pointait déjà à l'est et ses premiers rayons teintaient les vagues de rouge. Le ciel était complètement dégagé et la journée pro-

mettait d'être aussi belle que les précédentes. Depuis une semaine, il faisait exceptionnellement beau et chaud pour la saison. Sur le bord de la falaise, les bruyères mauves étaient en fleur, sur le rivage, le sable sec paraissait presque blanc. Cormorans et hirondelles de mer partaient en chasse.

Béatrice reprit sa marche. De temps à autre, elle cueillait une mûre qu'elle écrasait dans sa bouche avec gourmandise. Dans un sens, c'était une manœuvre de diversion. Cette promenade au bord de la mer qu'elle entreprenait chaque jour aux premières heures de la matinée était l'un des moments les plus dangereux de ses journées. Le sentier menait à Petit Bôt Bay, un endroit de l'île auquel trop de souvenirs étaient attachés, des bons et des mauvais, mais cela ne faisait guère de différence. Les mauvais souvenirs ravivaient de vieilles frayeurs, dont certaines étaient toujours aussi vivaces. Quant aux bons souvenirs, ils étaient indissociables d'un sentiment de perte définitive et de tristesse puisqu'ils étaient la preuve même que si des moments de bonheur pouvaient survenir dans la vie, jamais ils ne s'y ancriraient. Il y avait longtemps que Béatrice s'était interdit de s'apitoyer sur son sort, pourtant elle ne pouvait parfois s'empêcher de penser non sans amertume que la vie n'avait pas été très tendre avec elle. Quand elle songeait à ce que Mae avait reçu en partage, avec quelle insouciance elle avait toujours vécu... du moins tant qu'elle ne s'inventait pas quelque maladie ou ne noircissait pas à outrance l'avenir de la planète. Mae n'avait jamais eu à surmonter d'épreuve réellement dramatique ; ce qu'elle avait connu de plus douloureux était la mort de son père, cinq ans auparavant. Il avait succombé à un infarctus, à quatre-vingt-douze ans, dans une confortable maison de retraite de la banlieue de Londres. Béatrice considérait

qu'il avait eu une vieillesse et une mort plus douces que bien d'autres, mais tandis que sa vieille mère, désormais seule dans la maison de retraite, faisait face à l'adversité avec beaucoup de dignité, Mae avait affecté de vivre un drame épouvantable.

Mae était l'épouse d'un homme qui l'avait choyée, dorlotée et avait assumé toutes les charges du ménage, ses enfants ne lui avaient apporté que des satisfactions et ses petits-enfants promettaient tous d'être exceptionnels. Sauf peut-être Maya, dont aucun homme de l'île n'était à l'abri, mais il était tout à fait possible qu'elle devienne une jeune personne très bien quand elle se serait assagie. Non, Mae n'avait assurément jamais été malmenée par la vie.

Et moi ? se demanda Béatrice. La vie m'a-t-elle malmenée ?

Presque toujours la question lui traversait l'esprit lorsqu'elle atteignait le surplomb de la falaise. Elle se disait parfois qu'elle ferait peut-être mieux d'éviter la baie et ses alentours, mais jusque-là elle était toujours parvenue à refouler la question dans un coin de sa tête sans y répondre et, chaque matin depuis des dizaines d'années, elle mettait une sorte d'obstination rageuse à emprunter le même sentier. Il ferait beau voir que les idées noires qui la taraudaient l'en chassent !

Fidèle à elle-même, elle refusa ce matin-là aussi de faire l'inventaire de sa vie et rappela ses chiens. Il était temps de rentrer. Hélène était déjà certainement assise dans son lit à attendre son thé. Béatrice savait avec quelle impatience elle guettait son retour. Non qu'elle eût faim ou soif. Mais après une longue nuit solitaire, elle aspirait à s'épancher et à se plaindre auprès de quelqu'un. Hélène pleurerait volontiers et abondamment et, à l'instar de Mae, souffrait constamment d'une chose ou d'une autre. Mais tandis que Mae avait aussi

un côté chaleureux et enjoué réellement agréable, Hélène n'était que plaintes et lamentations.

— Allez, les chiens ! lança Béatrice. On rentre, maintenant ! Il faut qu'on s'occupe d'Hélène !

Les chiens rebroussèrent aussitôt chemin et passèrent devant leur maîtresse pour gagner la maison. Si jusque-là c'était la perspective d'une course folle sur la plage qui les avait animés, à présent c'était l'imminence d'un solide petit déjeuner.

Ils sont toujours contents parce que les choses les plus simples sont importantes pour eux, songea Béatrice. Ils ne se posent pas de questions. Ils se contentent de vivre.

Elle prit le chemin du retour d'un pas léger et, quand elle atteignit le portail, toutes ses idées sombres s'étaient envolées.

Dans la lumière du matin, la belle demeure en granit doré cernée de roses, de rhododendrons et d'immenses hortensias bleus avait quelque chose d'un paradis paisible et accueillant. Les volets verts étaient tous ouverts à l'exception de ceux de la chambre d'Hélène, au premier étage. Il était exactement sept heures et demie. Tout Guernesey aurait pu régler sa montre sur Béatrice.

À huit heures moins dix, Béatrice entra dans la chambre d'Hélène avec un plateau sur lequel étaient disposées une tasse de thé et une assiette contenant deux toasts. Hélène prétendait qu'elle était incapable de manger quoi que ce soit le matin, mais les toasts n'en disparaissaient pas moins. Un jour que Béatrice s'en était étonnée, Hélène lui avait répondu qu'elle les donnait aux oiseaux, ce que Béatrice n'avait cru qu'à moitié. Hélène était menue, mais elle ne donnait nullement l'im-

pression d'être sous-alimentée ; à l'évidence, elle mangeait plus qu'elle ne voulait bien l'avouer.

Elle avait allumé sa lampe de chevet et se tenait adossée à ses oreillers, peignée, un soupçon de rouge sur les lèvres. Agacée, Béatrice se demanda pourquoi, puisqu'elle s'était déjà levée, elle n'avait pas été capable d'ouvrir sa fenêtre et ses volets. Emplie de pénombre et sentant le renfermé, sa chambre faisait irrésistiblement penser à une tombe, ce qui était certainement l'impression qu'Hélène voulait donner. Elle avait quatre-vingts ans et, s'il lui arrivait parfois de perdre un peu le fil de ses idées ou d'avoir des absences de mémoire, pour ce qui était d'éveiller la pitié de son entourage, elle faisait preuve d'un sens aigu et jamais pris en défaut de la mise en scène.

Hélène voulait qu'on la plaigne du matin au soir. Béatrice reconnaissait qu'elle n'avait pas toujours été comme ça, mais elle avait néanmoins toujours eu tendance à se poser en femme fragile et démunie pour forcer l'attention et la commisération et inciter les gens qui gravitaient autour d'elle à lui apporter aide et soutien. Ce trait de caractère s'était accentué avec l'âge, au point que seuls quelques rares amis supportaient encore son discours éternellement plaintif et son ton larmoyant.

— Bonjour, Hélène, dit Béatrice en posant le plateau sur une table à côté du lit. As-tu bien dormi ?

La réponse, qu'elle connaissait déjà, ne tarda pas.

— Eh bien, pour tout te dire, je n'ai quasiment pas fermé l'œil de la nuit. Je n'ai fait que me tourner et retourner dans mon lit. J'ai rallumé plusieurs fois la lumière pour essayer de lire un peu, mais je suis dans un tel état de tension, en ce moment, que je n'ai pas réussi à me concentrer et...

— Il fait trop chaud, dans cette chambre, l'interrompit Béatrice qui avait déjà le sentiment d'étouffer au

bout d'une demi-minute dans l'air moite et vicié de la pièce. Je ne comprendrai jamais que tu puisses dormir les fenêtres fermées en plein été !

— Ce n'est plus l'été ! Nous sommes le 2 septembre !

— Mais il fait aussi chaud qu'en été.

— J'ai peur que quelqu'un entre par la fenêtre, dit Hélène sur un ton boudeur.

Béatrice eut un soupir méprisant.

— Voyons, Hélène, comment veux-tu que ce soit possible ? Tu sais bien qu'il n'y a rien à quoi s'accrocher pour grimper !

— Le mur n'est pas complètement lisse. Quelqu'un d'habile pourrait escalader la façade...

Béatrice ouvrit la fenêtre et poussa les volets. Des flots d'air frais et doux pénétrèrent dans la chambre.

— Aussi loin que je me souviens, j'ai toujours dormi la fenêtre ouverte, Hélène. Et jamais personne n'est entré par là dans ma chambre. Pas même quand j'étais jeune et y aurais peut-être pris grand plaisir, ajouta-t-elle, soucieuse à présent d'atténuer par une plaisanterie l'agacement que son intonation avait probablement révélé.

Hélène ne sourit pas. Elle ferma à demi les yeux pour se protéger de la lumière brutale, prit la tasse sur le plateau, la porta à ses lèvres et but une gorgée de thé.

— Quels sont tes projets pour la journée ? demanda-t-elle alors.

— J'ai plusieurs choses à faire au jardin ce matin. Cet après-midi, j'ai rendez-vous avec Mae. À Saint Peter Port.

— Ah ?

Le ton d'Hélène était plein d'espoir. Parfois, quand elles se décidaient pour une promenade quelque part dans l'île ou quand elles projetaient de faire des courses ensemble, Béatrice et Mae l'invitaient à se joindre

à elles. Hélène aimait la compagnie de Mae. Mae se montrait toujours très attentionnée, elle était plus gentille et plus douce que Béatrice. Elle s'inquiétait de sa santé et écoutait patiemment le récit de ses petites misères. Jamais elle ne l'interrompait brutalement, ce que faisait souvent Béatrice, et jamais elle ne lui donnait le sentiment d'être une vieille dame désagréable qui insupportait son entourage. Mae était toujours charmante et aimable. Malheureusement, c'était rarement elle qui avait l'initiative des réjouissances, c'était Béatrice, et celle-ci n'avait pour ainsi dire jamais proposé à Hélène de partager quoi que ce fût avec elle.

Pas plus cette fois que les autres, elle ne réagit au « Ah ? » interrogatif d'Hélène. S'affairant dans la chambre, elle rassembla le linge sale d'Hélène, prit des sous-vêtements propres dans la commode et les disposa sur un fauteuil.

— Et vous pensez faire quoi, à Saint Peter Port ? insista Hélène. Prendre un café ?

— Tu sais bien que je ne vais jamais quelque part dans le seul but de prendre un café, Hélène, répondit Béatrice avec impatience. Non, nous avons simplement différentes courses à faire. Maya doit nous rejoindre, il faut qu'elle cherche ce que Mae lui offre pour son anniversaire, et j'ai moi aussi l'intention de lui faire un petit cadeau.

— Maya ne fête son anniversaire que le mois prochain, protesta timidement Hélène qui s'efforçait à l'impartialité bien que la petite-fille de Mae suscitât en elle des sentiments mitigés. Quel âge va-t-elle avoir ?

— Vingt-deux ans. Elle prévoit de faire une grande fête et pour l'occasion de trouver quelque chose à se mettre qui soit tellement sexy qu'elle attirera tous les hommes comme le miel les abeilles – c'est du moins en ces termes qu'elle s'est exprimée.

Hélène soupira. Une femme bien ne pouvait que désapprouver l'instabilité amoureuse de Maya ; pourtant, à son grand étonnement, elle se surprenait parfois à éprouver une pointe d'envie mêlée au rejet et à la réprobation que lui inspirait le comportement de Maya, et aussi une secrète satisfaction – il arrivait que la morale fût sauve ! – quand les mœurs par trop légères de la jeune fille lui valaient des désagréments, par exemple un œil au beurre noir dû à un amoureux éconduit ou, plus sérieusement, une douloureuse intervention destinée à mettre un terme aux suites indésirables d'ébats amoureux. Maya s'était déjà fait avorter deux fois – du moins Hélène était-elle au courant de deux avortements, mais il y en avait peut-être eu d'autres. Mae lui avait confié que Maya était la championne toutes catégories de l'oubli de pilule. Hélène se disait qu'il ne devait pas y avoir un homme sur Guernesey ni même sur tout l'archipel prêt à épouser un jour une femme qui, comme Maya, avait couché avec presque tous les hommes qui avaient croisé son chemin. Il n'y avait donc rien à lui envier. Elle n'en éprouvait pas moins ce sentiment diffus dont elle comprenait mal l'origine, ou qu'elle ne voulait pas s'expliquer parce qu'il aurait mis au jour des vérités douloureuses. Elle savait bien qu'elle avait été jeune à une époque différente et qu'alors on ne voyait pas les choses de la même façon, pourtant elle ne pouvait s'empêcher d'établir des comparaisons entre la Maya qu'elle connaissait et la jeune fille qu'elle-même avait été. Et chaque fois elle en concevait une souffrance étrangement vive.

Tu aurais pu faire bien autre chose de ta vie, si tu t'en étais seulement donné la peine, lui avait dit un jour une petite voix sans complaisance et, depuis ce jour, la petite voix résonnait toujours dans sa tête.

— J'aimerais bien, moi aussi, faire un cadeau à Maya, dit-elle promptement. Je viens avec vous, comme ça, si quelque chose lui plaît, je pourrai directement le lui offrir !

Béatrice soupira ; elle avait su, avant même d'aborder le sujet, qu'Hélène tenterait sa chance.

— Hélène, tu n'as absolument pas envie de faire un cadeau à Maya, et personne ne l'attend de toi non plus. Tu n'aimes pas beaucoup Maya, ce qui est ton droit le plus strict, c'est inutile de faire comme s'il en allait autrement sous prétexte que c'est son anniversaire.

— Mais...

— Tu veux seulement venir avec nous parce qu'une fois de plus tu n'as aucun projet pour la journée qui s'annonce. C'est tout sauf une bonne idée. Tu sais comment est Maya quand elle se cherche un cadeau... Elle passe toutes les boutiques en revue au pas de course. Même nous, nous avons du mal à la suivre. Si en plus tu es là, on n'avancera pas. Pense à tous les raidillons et à tous les escaliers de Saint Peter Port. Avec le mal que tu as déjà à marcher à cause de tes rhumatismes !

Hélène tressaillit puis ses yeux s'emplirent de larmes.

— Tu es parfois vraiment très dure, Béatrice. Pourquoi ne dis-tu pas directement que je vous dérange ?

— Parce que tu me trouverais encore plus dure, répliqua Béatrice en se dirigeant vers la porte.

Elle avait à peine fini de mettre un peu d'ordre dans la chambre qu'à nouveau la sensation d'être sur le point d'étouffer si elle supportait une minute de plus le ton geignard et le teint blafard d'Hélène l'assaillit.

— La journée promet d'être belle. Tu devrais t'installer au jardin pour lire, et te réjouir de ne pas être obligée de galoper à droite et à gauche en ville.

Hélène pinça les lèvres. Quiconque faisait la même mimique avait aussitôt l'air revêche, pas Hélène. Elle réussissait toujours à faire pitié.

— Toi qui sembles porter tant d'intérêt à l'anniversaire de Maya, dit-elle dans un souffle, t'arrive-t-il de te souvenir que c'est aussi bientôt le mien ?

— Je ne vois pas comment je pourrais l'oublier, répliqua-t-elle sans aménité.

Comment, en effet, l'aurait-elle pu quand elles étaient toutes les deux nées le même jour, un 5 septembre ? À ceci près qu'Hélène était née dix ans plus tôt que Béatrice, et pas à Guernesey, comme elle, mais en Allemagne.

Hélène était allemande.

Béatrice avait commandé du fumier de bovins à un agriculteur du village. Elle voulait l'épandre au pied de ses rosiers pour les fumer une dernière fois avant l'hiver. Le fumier de bovins était ce qu'il y avait de mieux, c'était bien meilleur que tous ces engrais qu'on trouvait dans le commerce. Sam, l'agriculteur, avait déboulé avec son tombereau de fumier juste après le petit déjeuner. Le tas odorant fumait maintenant dans l'appentis et Béatrice ne trouvait pas le courage de se mettre au travail. Sans doute faisait-il simplement trop chaud. Sam lui-même avait déclaré qu'il allait faire une chaleur accablante et à coup sûr tout à fait hors de saison.

« Je m'en suis rendu compte dès que je me suis levé, avait-il dit en repoussant son chapeau en arrière pour s'éponger le front avec un mouchoir. Va faire sacrément chaud, aujourd'hui, que je me suis dit. Et à cette heure-là, y avait encore un peu d'air. Maintenant, il n'y a plus rien qui bouge, vous avez vu ? Pas une feuille, pas un brin d'herbe ! Ça va pas être facile de travailler !

— Je dois justement aller en ville aujourd'hui, avait dit Béatrice. Mais c'est comme ça. Et je m'en remettrai.

— Pour sûr, madame Shaye ! Solide comme vous êtes ! »

Il était parti d'un grand rire et, en dépit de la chaleur, avait accepté le petit verre d'eau-de-vie qu'elle lui avait proposé. Sam refusait rarement de trinquer, à condition que ce soit en cachette de sa femme qui sinon lui faisait une scène de ménage.

Béatrice songeait à ce que lui avait dit Sam tout en déambulant dans le jardin, un grand chapeau pour la protéger du soleil sur la tête, un panier d'osier au bras et un sécateur à la main pour couper les fleurs fanées et les rejets des rosiers. Un travail tranquille et agréable adapté à la température de la journée.

Pour sûr, madame Shaye ! Solide comme vous êtes !

Elle savait qu'elle avait la réputation d'être indestructible et de ne se laisser démonter par rien ni personne. L'obstination de son entourage à la percevoir ainsi n'était pas ce qui l'étonnait le moins quand elle-même ne se sentait pas à moitié aussi forte qu'elle en donnait manifestement l'impression. Pour sa part, elle avait plutôt le sentiment d'avoir réussi à se forger une solide cuirasse qui résistait vaillamment à tout ce qui venait de l'extérieur, et surtout protégeait admirablement son intimité des regards curieux. Il y avait au fond de son cœur plusieurs blessures mal refermées qui ne voulaient pas se laisser oublier. Par chance, personne ne semblait avoir percé son secret.

Elle taillait et nettoyait ses rosiers avec adresse et rapidité mais sans proférer la moindre parole. Son père avait toujours parlé à ses roses et prétendu que c'était d'une extrême importance.

« Ce sont des êtres vivants. Elles ont besoin de sentir que l'on s'intéresse à elles, qu'on les prend au sérieux

et qu'on les aime. Elles comprennent parfaitement qu'on leur veut du bien, qu'on respecte leur caractère, leur personnalité, leurs particularités. Tout comme elles se rendent compte qu'on les traite avec mépris ou indifférence. »

Petite fille, Béatrice avait accordé le plus grand sérieux à ces explications et n'avait pas douté une seconde de leur véracité. Andrew Stuart, son père, était pour elle au moins aussi important que le bon Dieu et il n'y avait rien venant de lui qu'elle n'eût cru. Dans un sens, elle était aujourd'hui encore d'avis qu'il avait raison, mais elle n'était jamais parvenue à mettre ses paroles en pratique. Sa capacité à faire sienne la façon calme et sereine qu'avait son père de vivre en harmonie avec la nature n'avait pas résisté aux heures les plus noires de la guerre, puis aux années difficiles qui avaient suivi. Andrew avait un côté fragile et trop sensible qu'elle ne pouvait ni ne voulait se permettre. Elle en était même arrivée à penser que quelqu'un qui parlait aux fleurs prêtait le flanc aux ennuis. C'était un jugement assurément excessif, mais il eut pour effet qu'elle devint incapable d'adresser le moindre mot à ses roses. Elle avait quinze ans la dernière fois qu'elle leur avait parlé et elle sentait intuitivement que se laisser aller à recommencer déclencherait un cataclysme.

Quand le téléphone sonna dans la maison et qu'Hélène l'appela, elle fut soulagée de pouvoir ainsi échapper quelques minutes à la chaleur de plus en plus accablante.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle en pénétrant dans le vestibule.

Hélène, vêtue d'une robe de chambre en satin rose, se tenait devant le miroir de l'entrée, le combiné à la main.

— Kevin. Il voudrait te demander quelque chose.

Kevin cultivait lui aussi des roses mais, à la différence de Béatrice, il était encore en pleine activité. Il avait trente-huit ans, était homosexuel et très attaché aux deux vieilles dames du Variouf. Sa roseraie était située à la pointe sud-ouest de l'île, à vingt minutes de voiture de chez elles.

Kevin téléphonait régulièrement ; il n'avait jamais réussi à construire une relation solide qui fût satisfaisante et il se sentait souvent seul. Sa longue amitié avec un jeune homme nommé Steve venait de voler en éclats, de même que le couple qu'il formait parallèlement avec un Français plutôt ambigu. Guernesey offre peu de possibilités aux homosexuels. Kevin disait rêver de s'installer à Londres pour trouver « l'homme de sa vie », mais quiconque le connaissait savait que jamais il ne quitterait l'île. Du reste, il n'était pas armé pour se frotter à la vie dans une grande ville.

Béatrice prit le combiné des mains d'Hélène.

— Kevin ? Comment vas-tu ? Tu trouves aussi qu'il fait beaucoup trop chaud pour travailler, non ?

— Je ne peux malheureusement pas me permettre de tirer au flanc ne serait-ce qu'une journée, tu le sais bien.

Au téléphone, Kevin avait une voix chaude et grave qui rendait les femmes à demi folles.

— Écoute, Béatrice, j'aurais besoin de ton aide. C'est vraiment délicat, mais... pourrais-tu me prêter un peu d'argent ?

— Moi ?

Béatrice était surprise. Kevin n'était pas le dernier à emprunter de l'argent, surtout depuis les six derniers mois, mais d'ordinaire c'est à Hélène qu'il s'adressait. Elle était complètement sous son charme et il pouvait être sûr de ne jamais repartir les mains vides.

— Je n'ose pas faire de nouveau appel à Hélène, expliqua Kevin, mal à l'aise. Elle m'a encore prêté une

grosse somme il n'y a pas très longtemps, alors... si tu pouvais, toi...

— De combien as-tu besoin ?

Il hésita.

— Mille livres, dit-il enfin.

Béatrice sursauta.

— C'est beaucoup d'argent.

— Je sais. Mais ce n'est que pour un temps. Je te promets de te rembourser le plus tôt possible, tu n'as pas à t'inquiéter.

Béatrice avait au contraire toutes les raisons de s'inquiéter. Kevin n'avait toujours pas remboursé le premier penny de ce qu'il devait à Hélène. Il n'avait pas d'argent. Il n'en avait jamais.

— D'accord, Kevin, je te dépanne volontiers, dit-elle. Et tu me rembourseras quand tu seras plus à l'aise. Mais je ne comprends pas bien pourquoi tu as besoin de telles sommes. Tes affaires vont donc si mal que ça ?

— Qui, de nos jours, n'a pas de difficultés ? observait-il sans répondre à sa question. La concurrence est rude, et la conjoncture économique n'est pas particulièrement favorable non plus. Et puis, je viens d'acheter deux nouvelles serres, d'ici que je les aie amorties, il va me falloir du temps. Je te promets néanmoins de...

— C'est entendu, Kevin. Passe demain matin, je te ferai un chèque.

Béatrice n'avait nulle envie de l'entendre se répandre en promesses, pas plus qu'elle n'avait envie de lui faire des reproches. Elle trouvait qu'il vivait bien au-dessus de ses moyens. Cravates en soie, pull-overs en cachemire, champagne... tout cela coûtait de l'argent.

Il ne réussira jamais à mettre un sou de côté, songea-t-elle.

— Tu es un amour, dit Kevin avec soulagement. Je te revaudrai ça à la première occasion.

— Bien volontiers !

Kevin remerciait toujours de la même façon. Il faisait divinement la cuisine et organisait mieux que personne des soupers fins avec chandelles, fleurs, cristal étincelant et flambée dans la cheminée. C'était un esthète qui aimait recevoir avec faste. Il conviait souvent Hélène à dîner, mais ce n'était jamais totalement désintéressé. En revanche, il avait déjà dit plusieurs fois à Béatrice qu'elle était la seule femme dont il fût jamais tombé amoureux.

Béatrice raccrocha et resta un moment dans le couloir à côté du téléphone, songeuse. Kevin lui avait paru aux abois. Cette histoire d'argent semblait revêtir une importance inhabituelle.

Elle espérait qu'il n'avait pas d'ennuis plus graves que ce qu'il prétendait.

— Que voulait donc Kevin ? demanda Hélène en surgissant opportunément dans le couloir.

Après s'être discrètement retirée dans la cuisine pendant la conversation, elle tentait maintenant de faire croire qu'elle se trouvait par hasard à côté du téléphone, ce qui n'était pas vrai. Hélène ne faisait jamais rien par hasard. Elle vivait dans une sorte de veille permanente. Les sens perpétuellement en alerte, concentrée et sur le qui-vive, elle faisait en sorte que rien de ce qui se passait dans la maison ne lui échappe, surtout quand cela concernait Béatrice – de quoi et avec qui elle parlait, qui elle voyait, ce qu'elle projetait et pourquoi.

« Ce besoin de tout savoir est pathologique ! » lui avait un jour lancé Béatrice, excédée. Hélène avait fondu en larmes, et rien n'avait changé.

— Kevin a besoin d'argent, annonça Béatrice qui savait qu'Hélène avait écouté la conversation et qu'il était

donc inutile qu'elle tente de dissimuler quoi que ce fût.
Je vais le dépanner.

— Combien t'a-t-il demandé ?

— Mille livres.

— Mille livres ? Encore ?

La surprise d'Hélène ne semblait pas simulée.

— Comment ça ? Il t'a demandé la même chose ?

— Oui, la semaine dernière. Je viens à peine de lui donner mille livres. Pourquoi ne m'a-t-il pas demandé, à moi ?

— Sans doute précisément pour cette raison.

Béatrice s'efforçait de parler gentiment mais ces quelques mots échangés avec Hélène lui avaient déjà mis les nerfs à vif.

— Il n'a pas eu envie de quémander ton aide une deuxième fois.

— Pourquoi a-t-il besoin de tout cet argent ?

— Je ne sais pas. Ça ne me dit rien qui vaille. Je suppose qu'il a un nouvel amant spécialement dispendieux. Ça lui ressemblerait assez.

— Mais pourquoi...

— Hélène ! Ça suffit, maintenant ! Arrête de me pousser à bout avec tes questions. Je ne sais pas ce qu'a Kevin. Si tu tiens absolument à le savoir, va chez lui et pose-lui toi-même la question !

— Pourquoi me parles-tu si méchamment ?

— Parce qu'il faut toujours que tu saches tout ! Tu veux peut-être aussi que je te fasse un compte rendu écrit de mes rêves et que je note noir sur blanc combien de fois dans la journée je vais faire pipi ?

Les yeux d'Hélène s'emplirent de larmes.

— Tu n'es vraiment pas gentille avec moi. Il faut toujours que tu trouves le moyen de me faire comprendre que je te tape sur les nerfs. Je suis toute seule toute la journée, personne ne se soucie de moi, je ne suis utile

à personne, je n'intéresse strictement personne et, quand j'essaye de participer un peu à ta vie, tu...

Quand Hélène commençait à se plaindre de son existence, il y en avait pour des heures et l'affaire avait toutes les chances de se terminer par des torrents de larmes. Béatrice ne se sentait pas d'humeur à supporter le numéro.

— Écoute, Hélène, je propose que nous parlions des graves difficultés que tu rencontres au quotidien une autre fois. J'aimerais finir ce que j'ai commencé au jardin, puis descendre en ville retrouver Mae. Penses-tu que ce soit possible ?

Elle s'était efforcée d'adopter le ton redoutablement poli et bienséant dont elle savait qu'il impressionnait vivement Hélène. L'effet fut immédiat. La vieille dame serra les mâchoires, se détourna et commença à gravir lentement l'escalier pour regagner sa chambre, où elle laisserait libre cours à ses larmes.

Béatrice la suivit des yeux en se demandant pourquoi cette vieille dame malheureuse et hystérique ne lui inspirait aucune pitié. Hélène était une femme fondamentalement insatisfaite, elle l'était depuis toujours. Rien n'était jamais parvenu à apaiser sa frustration, pas même l'âge.

Non, je ne parviens pas à avoir pitié d'elle, se dit Béatrice. Et elle eut presque peur de la violence de ses sentiments quand elle se surprit à ajouter malgré elle : Je n'y parviens pas parce que je la hais chaque jour davantage.

À peine dans l'avion, Franca avait pressenti que tout irait de travers. Pour commencer, elle s'était assise par inadvertance à une place qui n'était pas la sienne et le passager auquel le siège avait été attribué l'avait prise à partie comme si elle avait commis un acte répréhensible d'une extrême gravité. Elle s'était excusée et avait erré entre les rangées de fauteuils jusqu'à ce qu'une hôtesse remarque son désarroi, regarde sa carte d'embarquement et la conduise à sa place. Au bord de la panique, elle s'était laissée choir dans son fauteuil, puis, les doigts tremblants, avait fouillé son sac à la recherche de ses comprimés. Quand, enfin, elle avait mis la main sur la petite boîte et l'avait ouverte, elle avait constaté avec une stupeur horrifiée qu'elle était presque vide. Jamais une chose pareille ne lui était arrivée. Jamais. Quand elle devait s'absenter de chez elle, ce qu'elle ne pouvait pas toujours éviter, elle vérifiait cent fois qu'elle n'avait pas oublié ses tranquillisants, et encore cent fois qu'elle en avait en quantité suffisante pour ne pas se trouver à court. Elle s'était bien évidemment assurée qu'elle avait ce dont elle avait besoin avant de partir, elle s'absentait pour tellement longtemps, jamais elle n'aurait oublié. Elle aurait juré que les deux plaquettes que contenait la boîte étaient pleins.

Comment était-ce possible ? À l'exception d'un unique comprimé, les deux plaquettes étaient vides.

Sa première réaction fut de bondir hors de l'appareil. Elle ne pouvait pas partir. Il ne fallait pas qu'elle parte ! Guernesey, c'était l'étranger, elle n'y trouverait pas ses comprimés, sans compter qu'elle n'avait pas son ordonnance sur elle. Puis l'avion commença lentement à manœuvrer pour gagner la piste d'envol et elle comprit que c'était trop tard. Quelques heures plus tard, elle serait à Guernesey et elle n'aurait qu'un seul comprimé pour tenir le coup.

Habituellement, elle ne le savait que trop, ses attaques de panique survenaient sans signes avant-coureurs, elles la submergeaient comme une immense vague qui, de longues et terrifiantes minutes, la précipitait dans un état de désespoir et d'effroi proche de l'anéantissement. Mais la crise qui à présent l'assaillait était de celles qu'elle sentait venir. C'est l'agression dont elle avait été victime quand elle s'était trompée de place qui l'avait déclenchée, et la découverte de la boîte de comprimés quasiment vide qui l'avait définitivement mise sur les rails. Franca s'efforçait de respirer régulièrement bien qu'elle sût que rien, une fois qu'il avait été enclenché, ne pouvait enrayer le processus. En quelques secondes, son léger pull-over de coton fut imbibé de sueur, elle eut l'impression de ne plus avoir de jambes et son rythme cardiaque s'emballa comme si elle venait de courir un marathon. Puis un froid intense l'envahit ; un froid qui venait de l'intérieur et que rien n'aurait pu atténuer. Ses dents s'entrechoquaient, presque silencieusement. Quand elle était en crise, son teint virait au gris cendre. Elle devait avoir une tête effroyable.

En même temps que les symptômes physiques apparaissaient, l'angoisse envahissait tout son être avec

la rapidité d'un incendie en été. Elle croyait entendre Michael, son ton impatient et agressif : « Peur ? Mais peur de quoi, grand Dieu ? »

C'était la question qu'il posait toujours, et à laquelle, à l'évidence, elle n'avait toujours pas su donner de réponse satisfaisante.

« Ce n'est pas simplement de la peur. Le mot est trop faible. C'est de la panique. Mais une panique indéfinissable. Un sentiment de désespoir. De souffrance. De piège sans issue. Une peur abstraite, sans objet, à laquelle on ne peut rien opposer puisqu'on ne sait pas d'où elle vient.

— Ça n'existe pas, les "peurs abstraites" et les "paniques indéfinissables" ! On sait toujours de quoi on a peur !

— Eh bien... de tout. De la vie. Des gens. De l'avenir. Tout paraît sombre et menaçant. C'est comme... »

Chaque fois ses tentatives d'explication s'achevaient sur l'impossibilité de trouver les mots justes.

« C'est... je ne sais pas, Michael. C'est affreux. Et je me sens complètement démunie.

— Tu t'inventes des histoires. On n'est jamais complètement démunie. C'est une question de volonté. Seulement voilà, ça fait maintenant un bon bout de temps que tu te réfugies derrière la confortable idée que tu n'as pas de volonté et que tu t'autorises du même coup à tranquillement baisser les bras et à vivoter d'une attaque de panique à l'autre. »

L'avion roulait maintenant à pleine vitesse sur la piste d'envol. La voix de Michael résonnait à son oreille, dure et impitoyable, tandis qu'elle cherchait vainement un moyen quelconque de maîtriser ses tremblements et son angoisse.

Le comprimé... Si elle l'avalait, il suffirait d'une petite minute à peine pour qu'elle soit calmée. Mais elle

n'aurait plus de médicaments. Son effet durait cinq heures, six au maximum. Et elle devait rester à Guernesey jusqu'au surlendemain.

— Vous ne vous sentez pas bien ?

La voix de sa voisine lui parvint à travers une sorte de brouillard. Des cheveux blancs, un regard bienveillant : le visage flou d'une vieille dame aimable était tourné vers elle.

— Vous avez perdu toutes vos couleurs et vous tremblez comme une feuille. Voulez-vous que j'appelle l'hôtesse ?

— N'en faites rien, je vous en prie.

Surtout ne pas se faire remarquer. Elle savait par expérience que cela ne faisait qu'aggraver la situation.

— J'ai un comprimé... Je vais le prendre, ça ira tout de suite beaucoup mieux.

— Vous avez peur de l'avion ?

— Non... je suis... Je traîne une mauvaise grippe...

C'était assurément peu crédible mais elle n'était pas en état de trouver mieux. Elle dut s'y reprendre à trois fois pour extraire le comprimé de son logement. Elle tremblait quand elle le posa sur sa langue, mais elle l'avalait sans ciller. À force de devoir le faire dans les moments les plus invraisemblables, elle savait depuis longtemps avaler un comprimé sans eau.

— Moi aussi, j'avais autrefois terriblement peur de prendre l'avion, dit la vieille dame ignorant l'histoire de la grippe. Il y a même eu une période où j'ai complètement cessé d'utiliser ce mode de transport. Puis je me suis dit que ça ne pouvait plus durer. Ma fille est mariée à Guernesey. Je n'allais pas renoncer à la voir et à connaître mes petits-enfants ! En voiture, c'est interminable, quant au train... ce n'est même pas la peine d'y penser. Eh bien, j'ai appris à prendre l'avion, je me suis entraînée. Et voyez le résultat : je n'ai plus

peur du tout ! Vous y arriverez, vous aussi ! conclut-elle avec un sourire engageant.

Franca ferma les yeux. Le comprimé commençait à agir. Ses tremblements diminuèrent, elle cessa de grelotter, de transpirer. Lentement la panique reflua. Elle respira à fond plusieurs fois de suite.

— Voilà déjà que vous reprenez des couleurs, constatata sa voisine. Ce médicament est vraiment formidable. C'est quoi, au juste ?

— De la valériane, associée à un composé chimique quelconque...

Franca fit rapidement disparaître la boîte dans son sac. Son corps se détendait, elle se laissa aller contre son dossier.

Six heures. Six heures en étant optimiste, mais maintenant que son remède miracle faisait de l'effet, l'optimisme n'était pas ce qui lui faisait défaut. Elle mita sur six heures de quiétude.

Et après ?

Comment vais-je faire à la banque demain matin ? Comment vais-je réussir à sortir de l'hôtel ?

Elle pouvait se passer de repas du soir et de petit déjeuner et rester tranquillement dans sa chambre. Avec un peu de chance, elle trouverait peut-être des sandwiches à l'aéroport et n'aurait même pas besoin de renoncer à se nourrir. Mais elle ne pourrait pas faire l'impasse sur la banque, et elle se demandait bien comment elle allait réussir ce tour de force.

J'y réfléchirai demain matin, décida-t-elle. Au reste, il est possible que je n'aie pas d'attaque, auquel cas il n'y aura aucun problème.

Au fond d'elle-même, elle sentait confusément qu'elle aurait une attaque, parce que jamais cela ne lui avait été épargné dans pareilles circonstances, mais le médicament qu'elle avait pris empêchait cette vague

intuition de prendre corps. Un voile de bien-être la protégeait de ses sensations. Demain serait un nouveau jour.

Reza Karim agita fébrilement les mains, se lança dans une longue explication dans sa langue maternelle, puis il se ravisa, abandonna le pakistanais et revint à son anglais haché et approximatif.

— Je ne le sais pas ! Je ne sais vraiment pas ce qui a pu se passer. Je n'ai aucune réservation ! Madame Palmer, je suis très désolé ! Peut-être avez-vous oublié de me prévenir ?

Les deux mains agrippées au comptoir de la réception, Franca dévisageait fixement Reza Karim.

— Monsieur Karim, mon mari a réservé une chambre. Ou plutôt, sa secrétaire. Comme d'habitude. Et jusqu'ici, nous n'avons jamais eu de problème.

— Oui, mais cette fois je n'ai pas de réservation.

Karim feuilletait nerveusement son cahier de réservations dans un sens puis dans l'autre.

— Il n'y a rien dedans ! On marque tout dedans ! Il n'y a rien dedans !

— J'ai besoin d'une chambre, monsieur Karim.

Elle commençait à transpirer. C'était peut-être dû à la chaleur qui accablait l'île puisqu'elle était toujours sous l'effet du tranquillisant, mais qu'allait-elle faire si elle n'avait pas de chambre ?

Quand elle séjournait à Guernesey, elle descendait toujours au Saint George Inn. Le gîte y était peu onéreux, d'ailleurs il lui était souvent arrivé de penser que Michael aurait pu lui offrir un hôtel plus confortable que ce modeste établissement coincé dans une ruelle étroite, dont les murs étaient imprégnés de relents de grailon, l'épaisse moquette bordeaux raide de crasse,

l'escalier malcommode et dangereux et les salles de bains rudimentaires, sans parler de la taille des chambres, ou plutôt des minuscules cellules, dans lesquelles on ne pouvait ni se retourner ni se sécher les cheveux sans se cogner contre les murs. Puis elle s'était habituée aux petites pièces étouffantes et à M. Karim, ainsi que Michael l'avait escompté. Franca finissait toujours par s'accrocher à ce qu'elle connaissait. Elle ne se plaisait pas dans cet hôtel, néanmoins elle considérait qu'une solution détestable mais qui lui était familière et qu'elle maîtrisait était nettement préférable à une nouvelle expérimentation, toujours susceptible d'aboutir à une situation tout aussi détestable et de surcroît inconnue.

— Bien sûr que vous avez besoin d'une chambre, dit alors M. Karim, malheureusement, l'hôtel est complet. Vous savez que je n'ai jamais eu à me plaindre de l'absence de clients !

Il rit. Franca n'en avait rien su, et elle avait du mal à l'imaginer, mais elle supposa qu'il lui disait la vérité. S'il avait eu le moindre placard nauséabond à lui offrir, il l'aurait mise dedans.

— Je peux téléphoner ? demanda-t-elle.

— Je vous en prie !

Il fit glisser l'appareil vers elle, un énorme engin noir qui devait dater de la préhistoire du téléphone. Franca composa le numéro de son mari au laboratoire.

Il décrocha instantanément.

— Oui ?

— Michael, c'est moi, Franca. Je suis au Saint George et... euh... Écoute, je ne comprends pas très bien, mais il a dû y avoir un problème quelque part. Aucune chambre n'a été réservée pour moi.

— Ce n'est pas possible.

— Je t'assure. M. Karim n'a rien reçu.

— Il n'a qu'à te donner n'importe quelle chambre.

— L'hôtel est complet. Il n'a absolument rien de libre.

Michael soupira.

— Ce n'est pas possible !

Cette fois, son ton signifiait : « Qu'est-ce que tu as encore fait de travers ? N'y a-t-il donc rien, pas la moindre petite chose, que tu puisses faire un jour correctement ? »

Elle ressentit quelque part dans son corps une douleur diffuse ; c'était une sensation familière, mais impossible à localiser et indéfinissable. Comme si elle avait été blessée des années plus tôt et que le moindre effleurement réveillait cette ancienne douleur.

— Ce n'est peut-être pas possible, mais c'est ainsi. Aucune chambre n'a été réservée dans cet hôtel à mon nom.

— Eh bien, c'est une erreur, dit Michael. En tout cas, j'ai bien demandé à Sonia de le faire.

Sonia était sa secrétaire, et habituellement elle s'acquittait de son travail avec une grande conscience professionnelle.

— Mais qu'est-ce que je vais faire maintenant ? demanda Franca d'une voix mal assurée.

Michael poussa un second soupir.

— Tu vas bien réussir à trouver un autre hôtel et à prendre une chambre, non ? Tu ne comptes tout de même pas sur moi pour faire quelque chose d'ici ?

— Michael, j'ai peur. Je préférerais rentrer... Je...

Elle hésitait à avouer l'erreur qu'elle avait commise, puis les mots franchirent ses lèvres :

— Je n'ai pas mes comprimés. Il m'en restait un... j'ai dû le prendre dans l'avion. Je ne sais pas comment je...



8097

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI BLACKPRINT
le 19 mai 2024
Dépôt légal mai 2024

EAN 9782290400883
OTP L21EPLN003664-621668

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion